Ernst Freiherr von Weizsäckers Beziehungen zur Schweiz (1933-1945) : ein Beitrag zur Geschichte der Diplomatie [Stephan Schwarz]

Autor(en): **Gilabert, Matthieu**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **14 (2007)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Im unweit von Neuenburg gelegenen Yverdon gab es die Pestalozzi-Schule, wo Rosette Niederer-Kasthofer seit 1813 die Geschäfte übernahm. Mit der Biografie über Salomé de Gélieu und der neuesten Arbeit über die eine Generation später geborene Niederer-Kasthofer (Besprechung in *traverse* 2007/1) wäre zu wünschen, dass diese Forschungen einfliessen in die allgemeine Geschichte des modernen Bildungswesens, und dass das schweizerische und europäische Mädchenschulwesen damit umfassender aufgearbeitet werden kann.

Für weitere historische Forschungen wünschen sich Leserin und Leser der schnelleren Übersicht halber ein separates Quellenverzeichnis oder Fussnoten, die hier in den laufenden Text eingearbeitet wurden.

Ein «Freud'scher Verschreiber» auf Seite 8 gleich zu Beginn des Buchs gibt gewissermassen den Ton an, wenn von «Emilie» statt von «Emile» die Rede ist. Tatsächlich wäre es zu wünschen gewesen, dass die «freie Entwicklung der Persönlichkeit» für Mädchen und Jungen gleichermassen gegolten hätte. Im 18. Jahrhundert wie heute.

Sabine Lorenz (Thoiry/Frankreich)

Stephan Schwarz
Ernst Freiherr von Weizsäckers Beziehungen zur Schweiz (1933–1945)
Ein Beitrag zur Geschichte der Diplomatie

Peter Lang, Bern 2007, 706 p., Fr. 125.–

La thèse de Stephan Schwarz sur les relations entre Ernst von Weizsäcker et la Suisse comble un vide sur lequel l'historiographie s'était encore peu penchée. D. Bourgeois, auquel l'auteur se réfère, a évidemment ouvert la voie pour mieux comprendre les relations germano-suisses des années 1930, mais le personnage de Weizsäcker y est un acteur parmi d'autres, un peu effacé dans les échanges multiples avec le Reich et surtout face à l'infiltration nazie en Suisse. Chez les historiens allemands aussi, Weizsäcker joue les personnages secondaires, tant comme ministre dans un pays peu important aux yeux des cadres nazis que, par la suite, comme bras droit de Ribbentrop. Certains ont pourtant déjà esquissé les traits de cet homme insaisissable: carriériste ou résistant au nazisme, lâche ou patriote cherchant, de l'intérieur, à éviter la catastrophe finale. La piste de R. Blasius – que l'auteur emprunte – est celle d'un Weizsäcker partisan d'un *Grossdeutschland* mais ennemi d'un *Grosser Krieg*. Elle ne résout pourtant pas le problème d'un haut fonctionnaire récalcitrant qui, jusqu'en 1943, parcourt les hautes sphères du pouvoir. En expliquant sa situation par le biais du «compromis» des conservateurs avec les nazis, on posséderait une clé pour comprendre que son refus de la SDN, son nationalisme, sa francophobie, son anti-parlementarisme sont autant d'éléments qui en font un pion essentiel: sous-estimant l'importance de Hitler, il porte en lui certaines des valeurs nazies et, par sa noble extraction et sa fonction diplomatique dans la République de Weimar, il est une vitrine respectable du régime, en témoigne le prestige qu'il connaît à Berne.

En confrontant Weizsäcker à la Suisse, S. Schwarz révèle néanmoins une problématique nouvelle en s'attachant à ses représentations du pays et à ses attentes – parfois ses exigences – de la neutralité. L'auteur est conscient de son propos asymétrique entre deux interlocuteurs inégaux et malaisés à circonscrire. Pour établir cette relation, il élargit la focale dans la première partie en dressant un panorama de la diplomatie allemande depuis 1918. Il explique ainsi le saut de 1933: Hitler

place à distance des centres de décision les diplomates suspectés de cachotteries et d'infidélité tout en les maintenant en poste pour garantir la continuité et créer une façade honorable. C'est le rôle que Weizsäcker doit désormais jouer en Suisse. Après de courts séjours à Bâle comme consul et à Genève comme délégué à la SDN, la première période est celle de la fonction de ministre à Berne. L'auteur apporte un éclairage croisé où le contexte suisse alimente des comptes rendus qui racontent eux-mêmes la réalité partielle de la Suisse sous la lorgnette d'un diplomate oscillant entre loyauté et prudence face à ses maîtres. Même si on a parfois l'impression que le personnage ressemble à une pile immobile de rapports diplomatiques, les lignes de forces qui constituent les relations germano-suisses apparaissent clairement: économiques, elles demeurent satisfaisantes tandis que politiques, elles se crispent sur la définition de la neutralité et la presse suisse, véritable obsession du baron. Il accuse la presse romande d'être la voix de la France et la presse alémanique celle d'une germanophobie croissante. On parcourt aussi quelques affaires – sans passer par le procès de Berne – entre les deux Etats qui sont autant de révélateurs de tensions: le rapt de B. Jacob, le meurtre de Gustloff. En filigrane apparaissent aussi les pressions entre les services allemands actifs en Suisse. Weizsäcker joue sur deux tableaux: représenter l'Etat et faire de la propagande pour le régime.

Une deuxième période s'ouvre par la nomination de Weizsäcker comme suppléant inoffensif de Ribbentrop avec, en prime, son entrée à la NSDAP et dans l'ordre des SS. L'auteur se concentre alors davantage sur les relations personnelles qui lui permettent d'acheminer ses recommandations à un Conseil fédéral coopératif. La rotation à l'ambassade suisse avec l'arrivée de Frölicher, comme les séjours de Rothmund à Berlin, sont d'excellentes courroies de transmission; son attitude devient toujours plus intransigeante, surtout envers la presse suisse dont il veut monnayer le musellement contre une reconnaissance de la neutralité. Weizsäcker aborde peu la «question juive» dans ses rapports et a fortiori dans ses mémoires; l'auteur l'élude aussi, donnant quelque fois l'impression d'obéir exclusivement aux sources léguées par le diplomate.

Dès 1942, toujours avec le souci imperturbable de présenter l'Allemagne sous son meilleur jour, Weizsäcker reconsidère l'attractivité de la Suisse: elle est une source précieuse d'informations, une composante économique pour le Reich et représente l'espoir d'approcher les alliés pour une paix négociée. Sur cette note, il achève sa carrière au Vatican en 1945. Le procès de la Wilhelmstrasse où il comparaît est important pour comprendre l'ensemble de cette étude. On réalise la densité de ses contacts, établis souvent dans les milieux conservateurs, qu'il réactive lors du procès: Carl J. Burckhardt qui truque ses propres mémoires pour défendre son ami mais aussi Karl Barth qui le considère comme un catholique résistant. Dans la presse alémanique, un compromis issu d'une mémoire recomposée semble également se dessiner autour de sa personnalité.

Du haut de ses 640 pages, le sujet a été traité de manière systématique. On aurait aimé parfois une analyse – peut-être moins prudente – des points de jonction intellectuelle entre conservateurs helvétiques et allemands ainsi qu'une prise en compte plus globale des expériences de Weizsäcker. Mais le résultat convainc par sa documentation abondante et un questionnement méthodologique original sur la manière d'appréhender l'action d'un diplomate par rapport aux tâches qui lui sont demandées.

Matthieu Gilabert (Fribourg)